

TOUT GIONO

Local B-2245. Plus elle s'en approchait, plus elle ralentissait le pas. Jour de rentrée, jour de première. Elle n'avait jamais mis les pieds dans une classe autrement que pour y suivre un cours. Aujourd'hui, c'était elle qui le donnerait. Elle aurait pu considérer le moment comme solennel. Mais au lieu d'y voir un début de carrière, elle en voyait la fin. La fin des petits boulots, des contrats pas trop certains. Dans deux semaines serait déposée dans son compte en banque une vraie paye, et ainsi de suite à dates fixes jusqu'à la retraite. Finie l'aventure, place au beurre sur les épinards.

Quand on lui demanderait ce qu'elle faisait dans la vie, elle répondrait : « J'enseigne la littérature. » Ça ferait chic.

Les papillons dans le ventre, la bouche sèche. Local B-2245 en vue. Le trac. Comme au théâtre.

Ils étaient déjà tous arrivés. Assis sagement, leurs cahiers et crayons devant eux. Ils ne se parlaient pas. Ils ne se connaissaient pas encore. Tous de nouveaux étudiants, à la fois fiers et apeurés. Premier cours au collégial. Eux aussi.

Stratégie vitale, surtout ne pas avouer qu'elle n'avait jamais enseigné. Prendre l'air compassé d'une enseignante d'expérience. Ça, ils connaissaient déjà.

Distribution des plans de cours. Incapable de prononcer un mot, elle souriait simplement en guise de bienvenue. Ses mains étaient moites, sa gorge si serrée qu'elle se demandait comment elle réussirait à articuler un son.

Puis la machine démarra au quart de tour.

Combien étaient-ils exactement à braquer leur regard sur elle ? Elle s'entendait parler, remarquait-ils sa respiration un peu courte ? Ils avaient plutôt l'air gentils. Coup d'œil sur l'horloge. La glace était cassée, comme on dit, ça irait.

Au cours suivant, ils reprirent les mêmes places, remirent leurs cahiers et crayons devant eux. Prêts pour la becquée. Elle régurgita.

Ce fut au troisième cours qu'elle le remarqua. Il réagissait à tout ce qu'elle disait soit en haussant un sourcil, soit en écarquillant les yeux. Il ne prenait pas de notes. Il se tenait droit, le corps légèrement penché vers l'avant. Une sorte de Dieu le père de la littérature, pensa-t-elle, un peu affolée.

À partir de ce moment, la classe se vida. Ils avaient beau ne pas avoir bougé et être demeurés attentifs, il ne restait que lui au dernier rang.

Et s'il découvrirait qu'elle ne connaissait rien, qu'elle n'avait jamais enseigné, ou pire qu'elle ne s'était jamais intéressée avant aujourd'hui aux bipèdes de dix-sept ans ?

Après quelques semaines, le manège persistait toujours. S'accentuait même. Grands yeux inquisiteurs. Sourcils à la hausse. Elle ressentait le besoin irrépressible de se ronger les ongles devant toute la classe.

Il finit par se décider. À la fin d'un cours, il la rejoignit près du tableau qu'elle effaçait. Après lui avoir posé une question banale — un prétexte —, il laissa tomber :

« Cet été, j'ai lu tout Giono. »

Il s'agissait de réagir vite. Pour elle, Giono égalait Provence, égalait *L'homme qui plantait des arbres*, le dessin animé. C'était tout. Bon, il lui fallait trouver le commentaire intelligent, celui qui ne déclencherait pas la hausse des sourcils ou le regard impitoyable, car il lui avait asséné son plus beau sourire en

résumant son été. Elle ne pouvait tout de même pas lui avouer qu'elle n'avait rien lu de Giono, que malgré son beau diplôme, elle n'y connaissait rien en littérature, qu'on avait dû se tromper de candidat quand on l'avait appelée pour lui annoncer qu'elle décrochait le poste.

« Tout Giono, vraiment ? » lui répondit-elle en déposant lentement la brosse à effacer. Pour gagner du temps.

« Oui, tout Giono », répéta-t-il sans développer.

— Tu aimes la Provence ? lui demanda-t-elle pour ne pas paraître trop nulle.

— Non, pas spécialement, répliqua-t-il avant qu'une étudiante n'intervienne à son tour pour poser une question.

Il choisit de s'éclipser. L'envie d'embrasser l'étudiante pour sa question stupide bien placée.

La nuit, elle ne dormait plus. *Tout Giono, tout Giono*, il n'y avait que cette phrase depuis des semaines dans sa tête.

Combattre le feu par le feu, il n'y avait pas trente-six solutions à l'ignorance : œuvres complètes de Giono en six gros volumes sur sa table de chevet, comme autant de missels attendant qu'on les ouvre. Jusqu'à la dernière page, jusqu'à ce que mort s'ensuive, s'il le fallait.

Au début, elle s'était lancée à corps perdu dans la lecture, méthodiquement, en respectant la chronologie ; les premiers romans, les souvenirs. C'était comme une forêt à abattre, une coupe à blanc à effectuer au plus vite. Tout Giono. Ses projets s'étaient retrouvés sur la glace. Sa vie attendrait qu'elle en finisse avec les six gros volumes pour reprendre son cours. Elle ne sortait plus, refusait des invitations, rentrait toujours précipitamment du travail pour lire. Le temps presse, la vie est courte et l'œuvre de Giono semblait ne pas avoir de fin.

En classe, ça allait mieux, comme si ses efforts pour conjurer son ignorance la rendaient moins angoissée. Elle avait le sentiment que ses étudiants l'appréciaient. Ces quelques mois qui venaient de s'écouler étaient capiteux : ils annonçaient après tout la couleur des vingt-cinq prochaines années. Il valait mieux que ça ne se passe pas trop mal.

Le jeune homme au fond de la classe avait complètement changé d'attitude après sa fameuse révélation. Il n'avait plus ce regard critique qui la transperçait durant les cours, non, il s'affairait à prendre des notes, il relevait la tête de temps à autre, l'air moins vigilant, presque un peu absent. Il ne l'écoutait plus que d'une oreille distraite, occupé qu'il était à terminer des travaux de philosophie ou d'histoire. Elle ne s'en rendait pas compte.

Quand il quittait la classe cependant, il semblait faire exprès de passer tout près d'elle pour lui dire au revoir. Oh, son sourire, et ses yeux surtout qu'elle comparait à un champ de lavande juste avant que les fleurs ne soient complètement ouvertes. Preuve que la Provence commençait à faire des ravages en elle.

Au bout d'un moment, sa belle ferveur commença à avoir des rates. Il lui arrivait d'abandonner la lecture d'un roman de Giono après trente pages pour en commencer un autre, en se promettant solennellement d'y revenir plus tard. En fait, elle ne l'avouait pas encore : Giono ne la branchait pas.

Alors de temps à autre, n'y tenant plus, elle se mit à le tromper. Le Clézio, Oyono, Calvino, Modiano, oui surtout Modiano, même Victor Hugo.

L'année scolaire s'achevait. Quand le jeune homme vint lui souhaiter de bonnes vacances, elle coupa court à la conversation. S'il fallait qu'il lui fasse part de ses projets de lecture pour l'été à venir, elle se retrouverait en enfer, avec de nouvelles lectures imposées pour les deux années à venir.

* * *

Elle était passée à travers. Quand elle referma le dernier livre, elle se planta devant le miroir et clama haut et fort en détachant toutes les syllabes : J'ai lu tout Giono ! Il ne lui était resté qu'une petite amertume : le jeune homme n'avait pris qu'un seul été pour y arriver, tandis qu'il lui avait fallu sept ans. Il faut dire que ses adultères avaient fini par se multiplier à l'infini. Mais peu importe le temps, elle avait réussi : elle avait vaincu l'ignorance.

Un jour, à la fin d'un cours, alors que la classe venait de se vider et qu'elle ramassait tranquillement ses affaires, un jeune homme, qui n'était pas un de ses étudiants, est venu la trouver. Vingt-quatre, vingt-cinq ans, la carrure solide, les yeux couleur champ de lavande sur le point d'aboutir, le sourcil haussé, le sourire, oh, le sourire.

En l'apercevant, elle a failli s'exclamer : Angelo ! En fait, elle ne se rappelait plus son nom.

Il était mal à l'aise. Elle aussi.

Pour briser la glace, elle lui a demandé :

— Qu'es-tu devenu ?

— Je termine une maîtrise en littérature.

— Sur Giono, bien sûr, s'est-elle empressée de répliquer, sûre d'elle-même.

Il n'a pas répondu, mais il s'est approché tout près d'elle. Dans ses yeux, les lavandes étaient en train d'aboutir. Son sourire, oh, son sourire. Il avait retrouvé son aplomb. Il a posé les mains sur ses épaules qui étaient justement leurs quarante ans ce jour-là. Il lui a dit tout bas :

« Je n'ai jamais lu une seule ligne de Giono, j'ai dit ça pour vous impressionner. »

Tout Giono de Christiane Frenette (*Celle qui marchait sur du verre*, Boréal, 2002)

Vocabulaire (vt 2013)

p. 13		la lavande	lavendel
s'approcher de	närma sig	faire des ravages	anställa förödelse, vara en hjärtekrossare
la rentrée	terminsstarten	la ferveur	iver, hetta
solennel	högtidlig	un raté	miss, klickning
la retraite	pensionen	ne plus y tenir	inte kunna behärska sig längre, inte stå ut längre
mettre du beurre dans les épinards	förbättra sin livssituation	couper court	avbryta
le trac	rampfeber	p. 17	
sagement	snällt, lugnt	passer à travers	klara sig undan
un cours collégial	gymnasiekurs (kanad. fr.)	clamer	skrika, ropa
en guise de	som (skulle föreställa), i stället för	une amertume	bitterhet
moite	svettig, fuktig	vaincre	besegra
démarrer	sätta igång	un adultère	otrohetsbrott
au quart de tour	genast, problemfritt	la carrure	axelbredd, pondus
p. 14		sur le point d'aboutir	på vjippen att slå ut
braquer	rikta	l'aplomb (m)	självsäkerhet, fräckhet
la glace était cassée	isen var bruten		
prêts pour la beccuée	redo att bli matade, få näbben full		
régurgiter	rabbla upp		
hausser un sourcil	höja ett ögonbryn		
écarquiller les yeux	spärra upp ögonen		
affolé	bestört, panikslagen		
avoir beau faire qqc	göra förgäves		
un bipède	tvåfoting		
le manège	uppträdandet, spelet		
inquisiteur	frågande		
se ronger les ongles	bita på naglarna		
tout Giono	hela Giono, allt av Giono		
égal	vara likvärdigt med, betyda		
impitoyable	skoningslös		
asséner (assener)	tilldela		
p. 15			
l'ignorance (f)	okunnighet		
une table de chevet	nattygsbord		
un missel	bönbok, mässbok		
à corps perdu	huvudstupa		
une coupe à blanc	kalhuggning		
p. 16			
conjur	avvärja		
capital	livsviktig		
s'affairer	ha fullt upp		
vigilant	vaksam, alert		
se rendre compte de	lägga märke till		
faire exprès de	avsiktligt		